

Marin Schaffner

Voir le monde comme un sandwich

« Un style, c'est arriver à bégayer dans sa propre langue. »

– Gilles Deleuze

Je connaissais l'existence du *Vampyrothentis* de Vilém Flusser pour l'avoir vu passer dans le catalogue des éditions Zones Sensibles – et pour avoir admiré la beauté de sa couverture – mais sans l'avoir jamais lu. Et puis, en 2019 un peu par hasard, en feuilletant le numéro 74 de la revue *Multitudes*, je suis tombé sur le dossier « Vivre dans les programmes ». Et j'ai été soudain comme emporté – presque hypnotisé – par ces phrases courtes et percutantes si atypiques.

En tant qu'auteur, traducteur et éditeur, aux côtés de Wildproject, je travaille une grande diversité de pensées de l'écologie, et j'ai tout de suite cerné l'originalité de la perspective flussérienne. Je garde le souvenir, devant le texte « Le vivant et l'artificiel » (1984), dans ce dossier de *Multitudes*, de faire face à un rapprochement assez inédit entre technologie et écologie.

J'ai ensuite couru vers le *Vampyrothentis*, que j'ai laissé me dévorer – y trouvant des liens fascinants avec Donna Haraway et avec les fictions écologiques que je chéris. Puis, parce qu'il venait de sortir au même moment, ce fut *Post-histoire*, et la puissance acérée de cette oralité retranscrite, si critique du monde moderne et sautant à pieds joints dans l'horreur de la Shoah – considérée comme base de l'épuisement ultime du monde. Et puis, contaminé, ce furent les autres. Jusqu'à me rendre compte que certains textes restaient non traduits¹ ; et notamment un bon nombre de textes à teneur écologique.

C'est ainsi qu'en novembre 2024 paraîtra aux éditions *Wildproject* une anthologie des textes écologiques de ce philosophe inclassable qu'est Vilém Flusser. Son titre, *Nous sommes les enfants de Marie Curie*, est un hommage direct à la rubrique que l'auteur a tenu dans la revue *ArtForum* entre 1986 et 1992 – intitulée « Curie's Children » – et dont provient une part importante des textes de cette anthologie. C'est le cas du « Sandwich postmoderne » que vous retrouverez ci-après.

Pour finir, j'aimerais revenir à la citation de Gilles Deleuze en exergue de ce petit texte. Et je voudrais dire que traduire Vilém Flusser, c'est aussi sentir dans sa tête et dans son corps les manières que la pensée a de bégayer. Mais bégayer non pas par difficulté ou impossibilité de faire

¹ Je remercie ici chaleureusement Elise Rigot, Yves Citton et Anthony Masure pour m'avoir guidé vers ces archives.

autrement. Non : bégayer, buter et revenir, pour tenter au final de dire autrement, de dire mieux – en vue de proposer des raisonnements déroutants et vraiment neufs. Là où le *style* de Vilém Flusser est si particulier, c'est que (pour paraphraser Gilles Deleuze) il ne bégaye pas dans sa propre langue, mais dans la langue des autres. Dans ces langages multiples qu'il a appris au fil des années, des exils et des voyages. En anglais, en brésilien, en français – mais aussi, ne l'oublions pas, en langage informatique et en code génétique. Aux confins de la biologie, de l'art et de la philosophie, Vilém Flusser nous emmène ici en expédition dans les strates enchevêtrées d'un monde de plus en plus complexe.²

² Marin Schaffner (marin@wildproject.org) est auteur, traducteur et éditeur aux côtés de *Wildproject*. Ethnologue de formation, il est le co-fondateur du collectif *Hydromondes* et de *l'Association pour l'écologie du livre*. Adeptes des dispositifs de recherche-création, il accompagne plusieurs dynamiques liées à l'eau et mène de nombreux ateliers d'écriture. Après *Un Sol commun* (2019), *Qu'est-ce qu'une biorégion ?* (2021) et *Les Pensées de l'écologie : un manuel de poche* (2021), il vient d'écrire son premier ouvrage de fiction *À la recherche de Constantia* (2023) – livre sur son bassin-versant natal, dans le Cotentin. En tant que traducteur, toujours chez *Wildproject*, il a porté la voix de Deborah Bird Rose, Murray Bookchin, Thom van Dooren, Anna Tsing ou encore Vandana Shiva.

Vilém Flusser

Le sandwich postmoderne³

« Le chaos est un ordre pas encore découvert, et l'ordre un chaos pas encore découvert. » La première partie de cette affirmation est un article de foi moderne : tout phénomène apparemment chaotique dissimule de l'ordre, et c'est le rôle de la raison de transpercer cette illusion et de découvrir cet ordre. La seconde partie de l'affirmation est une expression du désespoir moderne : tout ce qui semble apparemment ordonné flotte au-dessus d'une masse absurde de chaos dans laquelle nous sommes jetés à la naissance sans qu'on nous demande notre avis. Les deux parties de cette affirmation semblent se contredire, et l'ère moderne oscille entre les pôles de cette contradiction. D'un côté, la foi dans le progrès de la raison (la science pure et appliquée) ; de l'autre, la conviction existentielle et profondément enracinée que tout effort humain est vain face à la mort. Nous connaissons les atrocités barbares qui ont marqué les deux extrêmes de cette oscillation au cours des dernières étapes de l'ère moderne : les tentatives meurtrières des régimes totalitaires « de gauche » pour contraindre le comportement indiscipliné des individus et des sociétés à respecter ce qu'il tenait pour un ordre sous-jacent ; et l'appel au comportement irrationnel, plus meurtrier encore, des totalitarismes « de droite ».

Mais en réalité, les deux parties de cette affirmation ne se contredisent pas. Celle-ci signifie plutôt que : si la raison pénètre les phénomènes irrationnels assez profondément, elle découvrira le même ordre, et que si elle pénètre cet ordre plus loin encore, elle découvrira du désordre. Cette affirmation signifie donc à la fois que le monde objectif et le monde subjectif ont une structure en sandwich : ils sont composés d'une alternance de couches d'ordre et de désordre. Un exemple du sandwich objectif est le mouvement désordonné des flocons de neige, qui cachent un mouvement ordonné (par exemple la chute libre) – et que ce mouvement ordonné en cache un autre désordonné (par exemple, les sauts de particules en physique). On trouve un exemple du sandwich subjectif lorsqu'un acte ordonné (rationnel) cache des motivations psychiques désordonnées, et que ce désordre dissimule un système psychique lui-même ordonné. En fait, cette affirmation suggère que chaque et tout phénomène – physique, biologique, psychique ou social – révélera, si on l'analyse, une structure en sandwich. Le théorème de Gödel montre que même des systèmes hautement ordonnés, tels que la logique ou les mathématiques, possèdent une structure analogue.

Comment donc visualiser ce sandwich et vivre avec ? Est-ce comme un immeuble composé d'un nombre infini d'étages, où l'ascenseur de la raison monte et descend de la victoire à la défaite

³ Ce texte était prévu pour *Artforum*, mais n'a pas été publié.

et de la défaite à la victoire ? Ou s'agit-il plutôt d'une boucle composée de couches successives, dans laquelle la « dernière » couche précède la première quelque part en dehors de notre champ de vision ? Devons-nous faire confiance à la raison parce qu'elle accumule victoire sur victoire, ou devons-nous désespérer de la raison parce qu'elle va de défaite en défaite ?

Regardons le sandwich de plus près. Au premier coup d'œil, ses couches ne semblent pas séparées avec netteté. Chaque couche est un ensemble trouble qui envahit les ensembles troubles au-dessus et en dessous de lui. On observe des zones grises entre les couches. Par exemple, les phénomènes nucléaires semblent se produire dans une zone grise entre les orbites ordonnées et les sauts de particules désordonnés. Au deuxième coup d'œil, cependant, ce flou n'apparaît plus au sein du sandwich, mais au sein du phénomène qu'il analyse. C'est le phénomène qui est gris.

Par exemple : un chat chasse une souris. Ce phénomène se classe dans la couche « comportement animal » du sandwich, qui est une couche désordonnée ; et dans la couche « niches au sein d'un écosystème », qui est une couche ordonnée ; et dans la couche « origine des espèces par des mutations liées au hasard », qui est désordonnée. Comment le chat chasse-t-il ? De façon chaotique ? Ou en fonction de l'ordre que lui impose son écosystème ? Ou d'une façon imposée par l'information génétique, qui est un produit du hasard ? Ce ne sont, bien entendu, pas les bonnes questions. Le chat chasse comme il le veut ; il ne chasse pas dans le sandwich. C'est le sandwich qui sépare le chat en couches d'ordre et de désordre. Le sandwich est noir/blanc/noir (l'ordre suit le désordre, et est suivi par le désordre) ; la chasse du chat est grise ; et tout le rôle du sandwich est d'analyser cette grisaille.

Toutefois, même si le sandwich n'est ni trouble ni gris, c'est un sandwich bizarre. Chaque couche contient des phénomènes partagés par d'autres couches. Cela signifie-t-il que les couches contiennent les unes les autres des sortes de poupées russes ? Indubitablement, le sandwich est plus comme un ensemble de poupées russes que comme une règle inébranlable : la couche « écosystème » est contenue dans la couche « comportement animal ». Mais il est aussi comme un système de poupées russes réversible : la couche « comportement animal » est contenue dans la couche « écosystème ». Une petite poupée est-elle capable d'en contenir une plus grande, comme le cerveau humain – qui contient l'univers qui le contient ? Le sandwich se transforme en une sorte de poupée russe cannibale, chaque couche tentant de dévorer les autres. Il se transforme, car il essaie de distinguer l'ordre du désordre au sein de la concrétude grise du monde, autour de nous et en nous.

Le sandwich nous invite à accepter comme point de départ la grisaille du monde concret – ou, pour le dire de façon plus dynamique, à accepter le fait que partout, autour de nous et en nous, l'ordre émerge du désordre et s'évanouit de nouveau dans le désordre. Pris seul, c'est un constat vraiment banal. Mais dans le contexte du sandwich, cela est tout sauf banal, car cela nous invite à

abandonner certaines des croyances et valeurs basiques de la civilisation moderne, et cela nous met au défi de créer une nouvelle civilisation.

Si nous acceptons le sandwich (ce que nous devons faire, considérant l'état actuel du savoir scientifique), nous devons aussi accepter que la quête d'un ordre fondamental est vaine – non pas pour des raisons pratiques mais théoriques, puisqu'un ordre fondamental contenant toutes les autres couches est contraint de reposer sur une couche désordonnée qui contient elle-même toutes les couches en elle. Cela implique donc de laisser tomber la science moderne, une discipline en quête d'ordre fondamental – une « *mathesis universalis* » ou un « jeu universel combinatoire de théorèmes et d'algorithmes ». Si nous admettons (ce que nous devons faire), que la science ne pourra jamais (pour des raisons théoriques) atteindre une connaissance fondamentale, et que par conséquent elle ne pourra jamais nous assurer la maîtrise sur le monde et sur nous-mêmes, alors la science moderne n'a plus lieu d'être.

Cependant, il n'y a aucun doute quant au fait que nous tenons l'existence du sandwich lui-même de la science moderne. Le sandwich nous montre donc que la méthode scientifique n'est pas limitée dans sa compétence pour ce qui est des couches ordonnées, mais qu'elle doit capituler lorsqu'elle atteint des couches désordonnées. Et, dans le même temps, cela nous montre exactement le contraire : la méthode scientifique est capable de pénétrer n'importe quelle couche de désordre et de découvrir un certain ordre en dessous. C'est précisément parce que la science trébuche sans cesse, parce qu'elle se heurte sans cesse à des couches désordonnées, qu'elle peut pénétrer plus profondément encore dans la grisaille concrète du monde phénoménal. Ainsi, le sandwich nous force à admettre que la science est incompétente au sujet de certaines couches fondamentales, mais qu'elle est assez compétente pour avancer indéfiniment.

Tout cela se résume donc à ceci : nous devons redéfinir la science et sa place au sein de la structure de la civilisation. Nous ne pouvons plus concevoir la science comme une quête de la « vérité » (à moins de redéfinir ce mot). Au contraire, nous devons la concevoir comme une méthode pour sculpter différentes couches d'ordre au sein de la grisaille concrète autour de nous et en nous – comme un sculpteur taille une silhouette dans le gris du marbre. Cette silhouette était-elle déjà dans le gris du marbre avant que le sculpteur ne l'y taille ? Ces ordonnancements au sein des phénomènes étaient-ils déjà là avant que la science ne les délimite ? Voilà des questions typiquement postmodernes. En d'autres termes : nous devons redéfinir la science comme une forme d'art parmi d'autres, et nous devons définir le sandwich (le modèle scientifique) comme une sorte de burin. Et cela aura de profondes conséquences sur la civilisation postmoderne.

La civilisation moderne est divisée en deux branches inégales qui ont de grandes difficultés à communiquer l'une avec l'autre : la culture scientifique et technique, et la culture artistique. Cette division est due à la croyance moderne selon laquelle la science « découvre », tandis que l'art

globalement « invente ». Et c'est précisément ce en quoi nous ne croyons plus : que la raison scientifique explique de façon adéquate, dans une mystérieuse « harmonie », la structure fondamentale du monde. Le sandwich nous pousse à accepter que tous les ordres que la science « découvre » étaient déjà inventés au sein du sandwich ; et que les « lois de la nature » que la science découvre ont été préalablement injectées dans la nature par le sandwich. C'est précisément ce que le sculpteur et tous les arts font. La méthode scientifique diffère de toutes les autres méthodes artistiques, tout comme toutes les méthodes artistiques diffèrent entre elles. Mais la méthode scientifique est extraordinairement puissante. Par conséquent, la civilisation postmoderne ne peut plus maintenir la division entre sciences et arts, et devra rétablir une unité perdue avec la Renaissance.

C'est plus facile à dire qu'à faire, car la fusion entre science et art pose de formidables problèmes. Si nous admettons que la science est une forme d'art (et donc que les arts sont tous des branches de la science), nous abandonnons la distinction entre découverte et invention, entre « vérité » et « fiction ». Le sandwich, tout bien considéré, devient aussi vrai et/ou fictionnel qu'un poème, qu'une peinture, ou qu'une composition musicale. Il devient une œuvre d'art autant que les autres – ce qui implique une définition de la « vérité » que nous sommes encore loin d'atteindre. Ce que nous pouvons tout de même dire dès maintenant, c'est que le sandwich (le modèle scientifique) est une glorieuse œuvre d'art : une sorte de cathédrale immatérielle érigée par la raison scientifique. Et c'est une façon postmoderne de le comprendre.

Toutefois, ce n'est qu'une vision parmi bien d'autres. Des perspectives n'ayant pas encore été imaginées ni conçues s'ouvrent lorsque nous substituons la foi en la science moderne (qui nous apparaît dorénavant naïve) par une attitude plus sophistiquée. Si nous acceptons que la science est une forme d'art et que les arts sont des disciplines épistémologiques, nous permettons à la science et à toutes les autres formes d'art de se développer en étroite communication. Les résultats d'une telle fusion sont trop sidérants pour être envisagés au sein de la phase de civilisation en cours. Mais le délabrement actuel de la foi en la science (visible partout – et plus particulièrement dans les textes scientifiques) n'a pas besoin d'effets pernicieux. La civilisation moderne ne sera pas nécessairement suivie par la barbarie technocratique (l'application non critique de la science) ou la bestialité irrationnelle (l'abandon de la science et de la raison). Elle pourrait être suivie par une civilisation postmoderne où la raison serait libérée des attentes irraisonnées que nous plaçons en elle, et autorisée ainsi à se développer plus pleinement. Tel était d'ailleurs le sens de la première phrase de ce texte.